

Le livre de Renaud Dély « Anatomie d'une trahison. La gauche contre le progrès »

lu par

Philippe Foussier

La gauche à la dérive

Mezetulle, 10 juillet 2022

URL : <https://www.mezetulle.fr/le-livre-de-renaud-dely-anatomie-dune-trahison-la-gauche-contre-le-progres-lu-par-philippe-foussier/>

Journaliste, essayiste, observateur attentif du monde politique, Renaud Dély propose dans son nouveau livre Anatomie d'une trahison. La gauche contre le progrès (L'Observatoire, 2022) un inventaire des manières dont la gauche a, selon lui, trahi le projet des Lumières et les idéaux du progrès.

Les résultats des élections présidentielle et législatives n'invalident en rien le constat établi par Renaud Dély : les fractions de la gauche les plus éloignées de son héritage pluriséculaire ont en effet réussi à prendre le dessus sur les autres sensibilités. Celles qui dominent aujourd'hui s'illustrent en effet par leurs dérives identitaires, l'incitation au repli communautaire, le rejet du patriotisme

et la conversion au catastrophisme, parmi les catégories répertoriées par l'auteur.

La progression électorale confirmée de l'extrême droite interroge *une gauche qui a largement renoncé à représenter les classes populaires*, cette quinzaine de millions de Français ouvriers et employés dont une part conséquente a rejoint le vote RN : « Cette gauche-là ne se confronte plus à ceux qui sont dans l'erreur. Elle abandonne tout effort de pédagogie pour les reconquérir ». Renaud Dély poursuit l'analyse : « Au-delà de l'insécurité économique et sociale, une nouvelle forme d'insécurité, l'insécurité culturelle¹, est à l'origine de cette fronde électorale particulièrement inquiétante et du profond divorce entre ces catégories populaires et la gauche ». On se rappelle en effet que, déjà en 2002, Pierre Mauroy avait alerté - en vain - ses camarades à la veille de l'élection présidentielle : « *Ouvriers et employés, ce ne sont pas des gros mots. La classe ouvrière existe toujours* ». Vingt ans après, Renaud Dély complète : « La gauche française était historiquement une force de transformation sociale, collective et universaliste ; elle est devenue une simple force d'amélioration "sociétale" et morale de la situation de certains individus et de certains groupes sociaux. *C'est parce que cette mutation idéologique a été poussée à son comble que la gauche a trahi le peuple et qu'elle semble avoir abandonné l'espoir de reconquérir les classes populaires qui ont basculé dans le vote à l'extrême droite. Ces catégories-là ne sont plus jugées dignes d'intérêt. La gauche a abdicé* », exauçant ainsi le vœu exprimé par le *think-tank* social-libéral Terra Nova en 2011 dans une note développée sur pas moins de 82 pages, elle-

même très inspirée des analyses des *New Democrats* américains.

L'imprégnation de la culture américaine dans les positionnements d'une certaine gauche explique aussi la lente mais sûre dérive vers un différentialisme assumé, tournant le dos à un universalisme qui proclame pour sa part l'unité du genre humain : « À vouloir attribuer à l'individu une place prétendument confortable car nichée au sein d'une communauté bien précise, cette gauche identitaire a fini par découper la société en tranches [...]. Elle assigne à résidence. L'individu n'est plus considéré, jugé approuvé ou contesté pour ce qu'il fait, pas même pour ce qu'il pense, mais seulement pour ce qu'il est ». *La manière dont une certaine gauche a en effet réhabilité depuis quelques années le concept de "race", pourtant et justement disqualifié au sortir de la Seconde Guerre mondiale, ne laisse pas d'inquiéter sur cette propension à incorporer dans la gauche tout entière des catégories conceptuelles jadis l'apanage de la seule extrême droite.* Renaud Dély revient aussi sur la manifestation organisée par des mouvements islamistes le 10 novembre 2019, « rassemblement qui a entériné un véritable schisme au sein de la gauche française ». *Les courants qui s'y sont fourvoyés ont « tragiquement remplacé la notion de citoyen par celle de croyant, renvoyant du même coup les populations de culture musulmane athées ou non pratiquantes dans les bras des imams ».* De ce point de vue, les métamorphoses d'une partie de la gauche sont bien plus récentes que celle qui a entériné l'oubli des ouvriers et des employés². Et l'auteur de relever que « l'évolution de la France insoumise et de Jean-Luc Mélenchon s'avère la plus

spectaculaire et la plus révélatrice de la dérive générale de la gauche », *une gauche qui, historiquement, incarnait mieux qu'aucun autre courant le principe de laïcité.*

La gauche apocalyptique

Renaud Dély consacre également de stimulants développements à la façon dont une part significative de la gauche a aussi renoncé au progrès, convoquant Condorcet, Marx, Louis Blanc, Jaurès et Blum, entre autres références. « *La gauche cultive l'idée que trois progrès distincts mais siamois avancent de conserve, main dans la main, liés l'un à l'autre, indissociables : le progrès scientifique et technique, le progrès des institutions tendant à aller vers des régimes plus démocratiques, et le progrès de l'espèce humaine* ». C'est sur ses bases conceptuelles même que l'édifice a vacillé, complète l'auteur : « *Cet optimisme fut le carburant de la gauche française jusqu'à la fin du XX^e siècle* ». En laissant des courants annonçant l'apocalypse devenir dominants en son sein, lesquels surfent sur les peurs quand ils ne les génèrent pas, la gauche a en effet opéré une révolution copernicienne par rapport à ses fondamentaux, *elle qui était fondée sur l'optimisme, sur la foi en l'humanité et sur le primat de la raison* : « *La gauche apocalyptique ne se nourrit plus que d'indignations et d'angoisses mêlées dans l'attente de la catastrophe inéluctable* ». Renaud Dély multiplie les exemples pour étayer sa démonstration et avance : « *Dans son histoire, chaque fois que l'espèce humaine s'est retrouvée face à l'inconnu, au pied d'un défi jamais vu qui lui semblait insurmontable, condamnée à affronter une échéance déterminante, une partie de la population s'est réfugiée, par*

peur autant que par paresse intellectuelle, dans *le confort de l'irrationnel* ». La crise entraînée par la pandémie Covid 19 l'a illustré à sa manière et on oublie sans doute trop rapidement que c'est grâce aux succès de la science que la contamination a pu être endiguée. « Gouvernée par un pessimisme absolu, il est tout une gauche apocalyptique, de plus en plus influente, de plus en plus bruyante, qui ne peut se résoudre à l'idée que l'être humain soit capable de résoudre les problèmes les plus complexes et de se sauver. Pour cette sensibilité, le pire est toujours sûr. L'homme a péché, il doit payer. Tel est son verdict », explique Renaud Dély. Maniant les imprécations, les prémonitions et l'annonce de l'imminence de nouvelles malédictions, cette attitude « dessine les contours d'une gauche apeurée, une gauche réactionnaire au sens propre, c'est-à-dire tournée vers un passé mythique. L'avenir est perçu comme incertain et même dangereux. Seul le passé s'avère réconfortant ».

Cette fascination pour le passé, refuge imaginaire adossé à un âge d'or n'ayant d'ailleurs jamais existé, entraîne elle-même de larges pans de la société, et la jeunesse en premier lieu, dans un pessimisme structurel qui nourrit une dépression collective dont notre pays multiplie les symptômes. Pas si surprenant dès lors que ceux qui vendent la peur pour alimenter leur commerce électoral en tirent profit : entre ceux qui nous annoncent que nous serons submergés par les migrants et ceux qui prévoient notre submersion par les océans, il y a finalement une même vision du monde, caractérisée par la crainte de l'avenir, par un pessimisme foncier quant à la nature humaine et par l'appel au repli, qu'il soit géographique ou ethnique.

Pour conjurer ce que Renaud Dély qualifie de « trahisons » de la part de la gauche, rien de mieux que de ne pas sombrer également dans le pessimisme et d'imaginer que ceux qui refusent la fuite en avant identitaire, l'abandon du peuple et le catastrophisme comme programme finiront par reprendre le dessus afin que la gauche opère, selon son expression, son « indispensable résurrection ».

Renaud Dély, *Anatomie d'une trahison. La gauche contre le progrès*, Paris : L'Observatoire, 2022, 192 p.

À relire : *La Gauche contre les Lumières ?* de Stéphanie Roza, lu par P. Foussier.

Notes

1 - [NdE] Concept emprunté à Laurent Bouvet *L'Insécurité culturelle*, Paris, Fayard, 2015.

2 - [NdE] Voir à ce sujet le livre de Nedjib Sidi Moussa *La Fabrique du Musulman. Essai sur la professionnalisation et la racialisation de la question sociale*, Paris : Libertalia, 2017. Recension dans *Mezetulle*.

« La Gauche contre les Lumières ? » de Stéphanie Roza, lu par P. Foussier

Par [Philippe Foussier](#), le 22 mars 2020

Philosophe, spécialiste du XVIIIe siècle, Stéphanie Roza examine dans son dernier livre *La Gauche contre les Lumières ?* (Fayard, 2020) les attaques dont l'héritage des Lumières est l'objet de la part de la gauche. Une gauche qui jadis s'inscrivait massivement dans cette filiation ou en revendiquait même fièrement les acquis.

Les critiques venues de la gauche à l'égard des Lumières, Stéphanie Roza les juge d'une « radica

le cœur même de l'héritage », c'est-à-dire mettant en cause avec une égale vigueur les trois piliers de ce legs du XVIIIe siècle : le rationalisme, le progressisme et l'universalisme. Elle s'efforce d'en identifier les sources tout en reliant celles-ci à leurs expressions contemporaines. En effet, l'offensive culturelle, idéologique, politique qu'on voit se déployer avec intensité depuis quelques années puise ses sources dans un substrat conceptuel dont l'auteur démontre sinon la cohérence, au moins la convergence. Des positionnements idéologiques très disparates sont aujourd'hui convoqués pour entreprendre une offensive contre les Lumières qui n'avait probablement jamais eu autant d'efficacité et d'effectivité qu'en cette période.

Antirationalisme, antiprogressisme, antiuniversalisme

Dans un premier chapitre, Stéphanie Roza se concentre sur le rationalisme en pointant la manière dont des courants situés aux marges de la gauche ont finalement réussi à insuffler leur vision bien au-delà de leurs maigres cercles. Défiance à l'égard des modes d'organisation collectifs, politiques, syndicaux ou associatifs, remise en cause des processus démocratiques d'élaboration de la décision, invocation récurrente du spontanéisme sont quelques-unes des caractéristiques de ces

courants. « Le recours au mode fragmenté, aux récits à la première personne, à la narration plus ou moins poétique, métaphorique ou mythologique, le rejet de toute généralisation surplombante au profit des expériences individuelles et aux descriptions “au ras du vécu” sont des conséquences de cet état d’esprit », observe Stéphanie Roza. Elle identifie aussi l’animosité à l’égard de la science, de la médecine dite conventionnelle, des formes d’exaltation d’un ordre naturel perdu ou à retrouver comme relevant de cette offensive antirationaliste.

L’antiprogressisme occupe le deuxième volet du livre, et il recoupe le premier à divers titres, en particulier au regard du lien à la science. L’homme y est décrit comme « victime de sa soif de savoir et des avancées de ses connaissances ». S’il y a des distinctions à opérer entre d’une part le méliorisme des Lumières, définissant non *un* mais « *des* » progrès, si ceux-ci sont toujours corrélés à « la décision politique éclairée des citoyens », et d’autre part le positivisme scientifique de la fin du XIX^e siècle, l’ensemble fait l’objet d’un rejet global de la part de ces courants de gauche, car associé aux origines des dégâts causés à l’environnement.

La troisième partie du livre, la plus développée, concerne les offensives menées contre l’universalisme. Elle mobilise de nombreuses références ignorées jusqu’alors et la démonstration de Stéphanie Roza bouscule bien des certitudes établies ainsi que bien des figures iconiques de la gauche. Elle s’attache notamment à décrire comment l’antiracisme et le féminisme « universalistes » sont frontalement attaqués par des groupes et mouvements qui tiennent le haut du pavé, suscitant pétitions, appels et pamphlets, saturant l’espace éditorial, les antiracistes universalistes étant « supposés complices et véhicules du patriarcat et/ou de l’oppression coloniale et néocoloniale ». Elle illustre aussi comment l’analyse intersectionnelle développe inévitablement des réflexes et des postures identitaires. S’agissant du féminisme, Stéphanie Roza n’a pas de mal à démontrer l’ineptie de sa variante intersectionnelle avec l’exemple du débat sur la constitution tunisienne en 2012. Le projet entendait définir la femme comme «

complément » de l'homme et non son égale : « Dans ce cas, où étaient les véritables féministes ? Les opposantes tunisiennes au projet, si nombreuses qu'il fut finalement abandonné, étaient-elles donc des féministes blanches animées par l'islamophobie ? ».

Une internationale ultraconservatrice : références, filiations et correspondances

Pour illustrer des débats anciens sur l'universalisme au sein de ce qu'il était convenu d'appeler jadis le « tiers monde » et la sortie de la période coloniale, la philosophe recourt à des références très précieuses pour éclairer le débat, à savoir les textes d'Hô Chi Minh et les débats entre Nehru et Gandhi. Le père de l'indépendance vietnamienne, dès 1945, invoque ainsi la Déclaration d'indépendance américaine et la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen, « brandies comme antidote idéologique à la domination coloniale », renvoyant de fait les pourfendeurs de toute idée émanant de l'Occident à leurs contradictions. Le cas de l'Inde est également éclairant. Gandhi préconise « un mode de vie rural et ancestral », se montre « réticent à doter l'Inde d'un système parlementaire » et incite « ses compatriotes à sortir de la civilisation industrielle, du machinisme et à tourner le dos aux acquis du progrès scientifique, médecine comprise », et demeura « toujours hostile aux mariages interreligieux, aux conversions, à l'athéisme et à l'émancipation féminine ». Nehru, dont la ligne l'emporte au moment de l'indépendance en 1947, prône de son côté l'égalité des droits entre tous les citoyens et s'inscrit en faux contre l'idée que « l'avenir de l'Inde consiste en un refus de la modernité occidentale et une régénération des traditions et valeurs du passé ». Dans leur quasi-totalité d'ailleurs, les leaders des indépendances se réclameront des principes émancipateurs des Lumières, quitte à dénoncer chez les Occidentaux leur manière plus ou moins prononcée de s'en affranchir. Stéphanie Roza mobilise également les écrits de l'orientaliste Edward Saïd ou, plus près de nous, de Talal Asad, anthropologue très influent dans les universités américaines. Ces analyses revêtent une grande importance car elles tirent le fil qui relie finalement

beaucoup des positionnements hostiles aux Lumières de ces dernières décennies. Ils puisent massivement aux sources des écrits des poststructuralistes et de la French Theory. Derrida, Lyotard, Foucault surtout, viendront fournir un argumentaire à tous ceux qui cherchent à condamner la modernité issue des Lumières. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs si, sur tous ces penseurs, l'influence de Heidegger est en général parfaitement assumée.

Bien entendu, l'auteur n'a aucun mal à démontrer que la déconstruction poststructuraliste est un pur produit européen comme le furent naguère les Lumières. Mais de cela, naturellement, leurs contempteurs ne disent mot. Elle illustre la manière dont des courants réactionnaires religieux, intégristes musulmans notamment, indigénistes, racialisés, intersectionnels et différentialistes, convoquent l'ensemble de ces références pour étayer leur doctrine. Les concepts de droits de l'homme, de sécularisme, d'égalité hommes-femmes, entre autres, sont flétris par « l'internationale ultra-conservatrice qui, d'un bout à l'autre de la planète, veut renvoyer chacun chez soi et l'y enfermer à double tour. Les tenants du féminisme décolonial, en rejetant la moindre critique de l'islamisme ou de ses manifestations comme raciste ou néo-impérialiste, abondent dans le même sens rétrograde. Assurément, il n'y a pas de collusion directe entre les études postcoloniales antiuniversalistes et l'islamisme : toutefois, on constate une convergence théorico-politique objective sur plusieurs points majeurs, qui trouve son origine dans la rupture des études postcoloniales avec l'héritage des Lumières ».

L'un des intérêts majeurs du livre de Stéphanie Roza réside sans doute aussi dans l'identification des filiations, des correspondances, des analogies entre des pensées qui se sont superposées depuis deux siècles et demi. Burke et de Maistre sont à leur origine, qui viennent déjà dénoncer l'idée avancée par Montaigne selon laquelle « chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition ». En niant l'unité du genre humain, en faisant prévaloir les héritages de tous ordres comme lecture des

rapports humains, les théoriciens de la réaction de la fin du XVIII^e siècle vont connaître une postérité considérable, notamment dans les courants conservateurs. Mais leur pensée viendra aussi nourrir des courants de gauche, comme en témoigne par exemple un Georges Sorel, marxiste dans sa jeunesse avant d'inspirer les courants fascistes, notamment italien. Cette gauche hostile aux Lumières est aussi incarnée par le belge Henri de Man ou encore Marcel Déat. Mais après-guerre, et malgré la guerre, malgré la condamnation absolue par le national-socialisme de tout ce qu'ont pu représenter et incarner les Lumières ou l'héritage révolutionnaire français, les théoriciens de l'École de Francfort Adorno et Horkheimer, dans la *Dialectique de la raison*, vont bâtir un édifice idéologique qui inspirera des générations de penseurs de gauche, et notamment les tenants du poststructuralisme, du postmodernisme. Ceux-ci puiseront également beaucoup dans Nietzsche et dans Heidegger, dont le passé complaisant à l'égard du nazisme ne jouera en rien contre sa popularité parmi les intellectuels de gauche. Stéphanie Roza décrit avec clarté l'articulation entre ces différents courants, qui viendront nourrir des penseurs comme Hannah Arendt ou plus tard André Glucksmann, même si elle accorde une place déterminante à Michel Foucault, dont les écrits sont ici décortiqués pour illustrer l'argumentation : « Les militants héritiers du poststructuralisme, avec quelques autres, ont versé dans une aigre vindicte anti-Lumières, qui aujourd'hui manifeste ouvertement sa dimension conservatrice ».

En pointant la manière dont la gauche occidentale procède ainsi à une « consternante autoliquidation », Stéphanie Roza se désole de voir des intellectuels et des militants de gauche « reprendre à leur compte les revendications voire la vision du monde propres à des projets théologico-politiques porteurs des pires régressions collectives ». Elle remarque aussi que « les errements anti-Lumières à gauche ont pour conséquence de reléguer les véritables combats émancipateurs à l'arrière-plan, d'alimenter des guerres fratricides et d'isoler la gauche progressiste et universaliste non-occidentale, au mieux en l'abandonnant à son

triste sort, au pire en légitimant ses bourreaux ». Impossible de ne pas penser à la fascination que la révolution islamique des mollahs iraniens exerça sur Michel Foucault...

Le livre de Stéphanie Roza apporte donc des éléments nouveaux pour analyser cette offensive considérable menée contre l'héritage des Lumières, la raison, le progrès, l'universalisme, et même tout simplement l'humanisme. Pour sortir de cette logique, elle propose de se ressourcer auprès de Jaurès, qui représente selon elle « la matrice idéologique la plus féconde pour affronter les problèmes de notre temps ». Quelle que soit la recette, si la gauche continue à s'éloigner des Lumières et *a fortiori* à les condamner, elle n'aura bientôt plus de gauche que le nom. Le triomphe de ses adversaires sera total.

Stéphanie Roza, *La Gauche contre les Lumières ?*, Paris : Fayard, 2020.

Cette entrée a été publiée par Philippe Foussier le 22 mars 2020 dans Lecture, philosophie générale, littérature, histoire, Recensions, Revue et indexée avec humanisme, philosophie, politique, recensions, universalisme

Pour citer cet article

URL : <https://www.mezetulle.fr/la-gauche-contre-les-lumieres-de-stephanie-roza-lu-par-p-foussier/>"La Gauche contre les Lumières ?" de Stéphanie Roza, lu par Philippe Foussier, Mezetulle, 22 mars 2020.